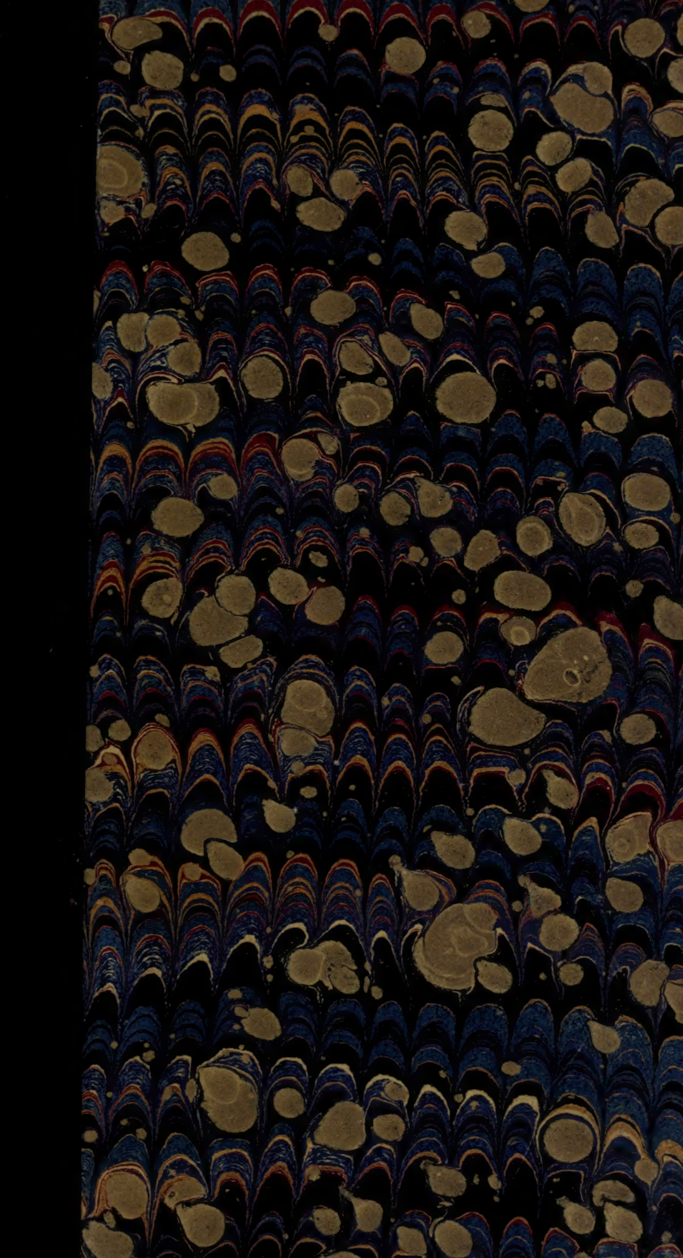
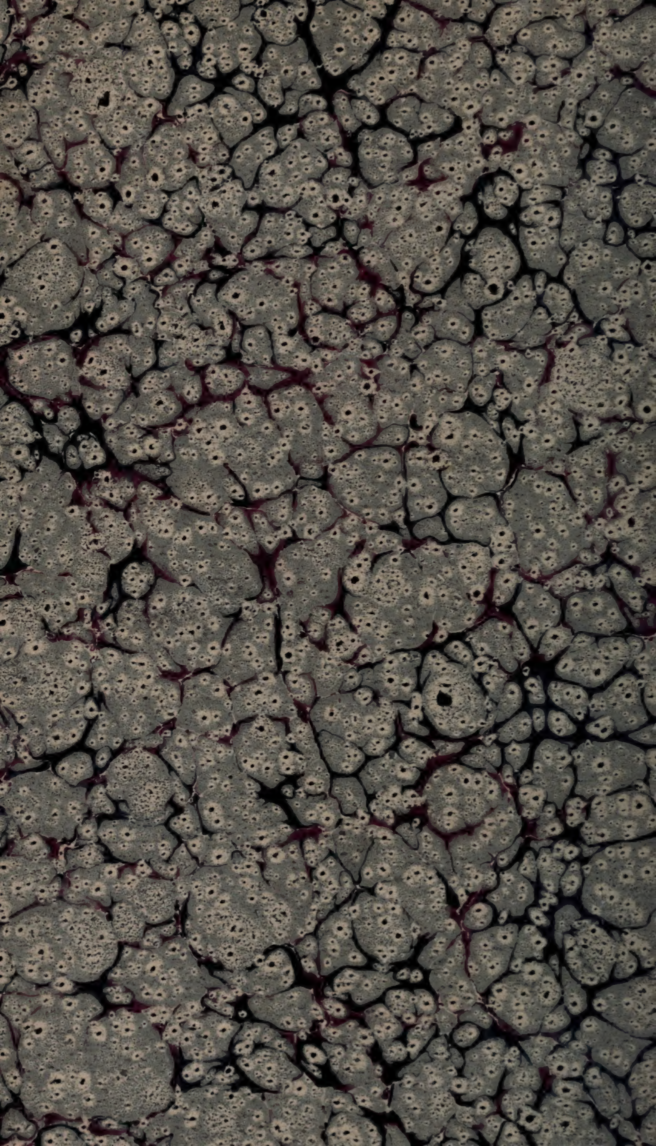
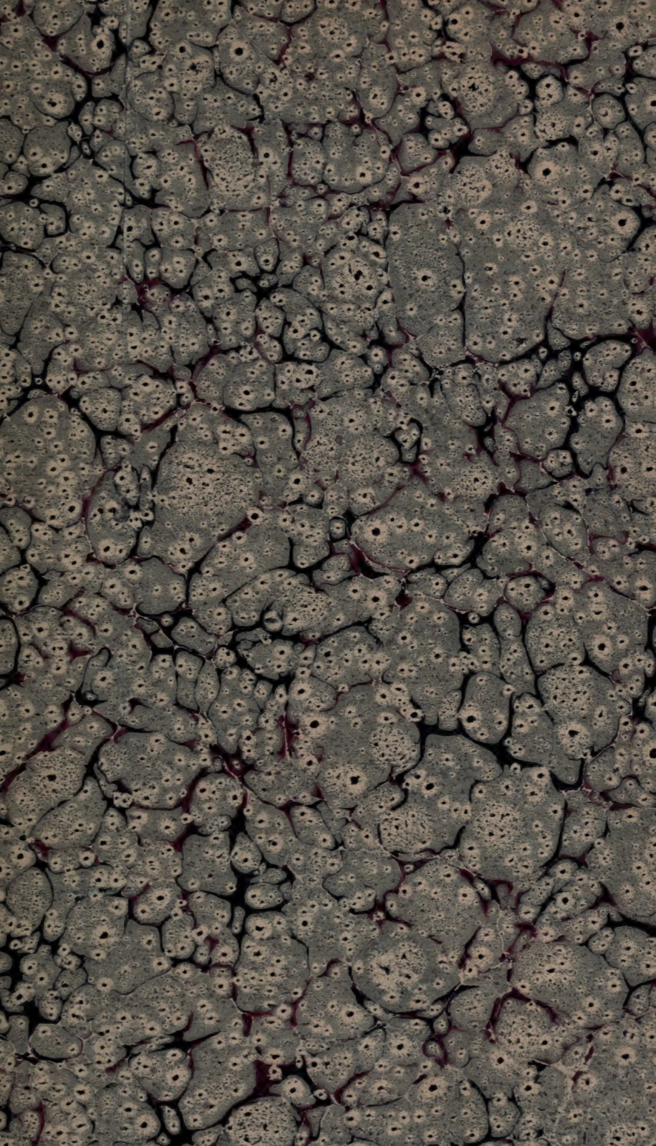






# Le Sculpteur de Sable

## Sous la Rose et sous l'Olivier

EN PRÉPARATION

VERS ÉCRITS SUR L'EAU.

---

Prix Sully Prudhomme en 1909

MARCEL TOUSSAINT
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# Le Sculpteur de Sable

## Sous la Rose et sous l'Olivier

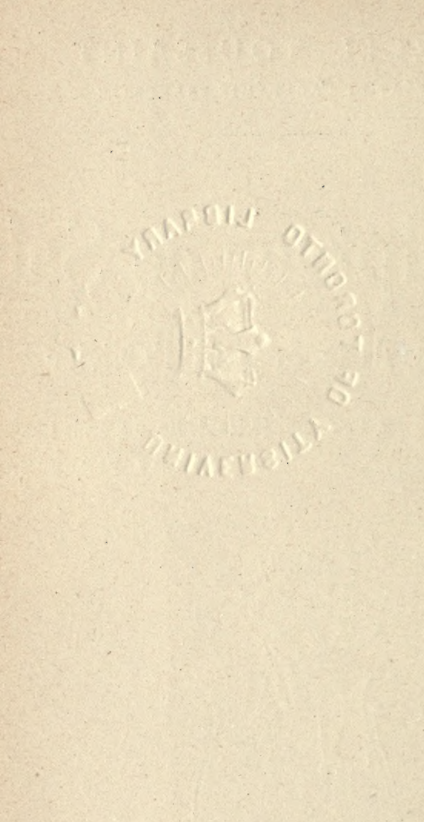
« Ces vers, je les dédie aux amis inconnus. »
SULLY PRUDHOMME.






PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCX



*A mon oncle*

*Monsieur Maxime Collignon,*

*Membre de l'Institut,*

*J'offre ce petit recueil*

*en témoignage d'affectueux respect.*

M. T.

I

# SOUS LA ROSE

## SONNETS D'AMOUR



# Sympathies

Si tu songes à demeurer,
Grave, aux solitudes bénies;
Si la douceur des harmonies
Te console et te fait pleurer;

Si l'Isis riante ou tragique
Dont le poète est le devin,
Si l'Art, ce mensonge divin,
Bercent ton âme nostalgique,

La sympathie, obscurément,
Attache au mien ton cœur charmant;
Nos destins mortels sont les mêmes :

Nous nous plaisons sans le savoir;
Nous sommes unis sans nous voir;
Et, sans me connaître, tu m'aimes...



# Un Regard

Je ne sais rien de toi : tu n'es qu'une passante
Que je croisai, dans quelque rue, un soir d'été :
Tu restes mon supplice et ma félicité,
O sœur mélancolique, invisible et puissante.

Couché sur le gazon envahi d'ombre lente,
J'entends les souvenirs de mon cœur dévasté
Gémir, dans l'anxieuse et vague volupté
Que verse aux vieux chagrins la nuit compatissante.

Mais j'aime la féerie ardente de mon deuil :
Je défaille, enivré de détresse et d'orgueil,
Lorsque je songe à tes grands yeux d'ange et de femme.

Si le sort empêcha nos mains de se lier,
Sois bénie à jamais : je ne puis t'oublier,
Regard mourant et doux comme un baiser de l'âme...



# Dernier Vœu

PUISQUE je ne dois pas savourer la douceur
De ta caresse, un soir, triste et rêveuse blonde;
Puisque l'espoir est mort de t'adorer au monde
Et de baiser tes yeux en soupirant : « Ma sœur!... »

Pourrai-je exorciser ton sourire obsesseur,
Bâillonner le sanglot de ma douleur profonde?
Crains surtout, pauvre Hylas, d'écouter près de l'onde
Les nymphes du Regret à l'appel ravisseur.

L'effort de chaque jour nous réclame : il faut vivre,
Puis accueillir sans peur l'instant qui nous délivre
Du souvenir dont on se désole à pâmer.

Mais toi, puisque le sort te créa fière et tendre,
Si je n'ai point l'aveu qu'un autre doit entendre,
Qu'il t'aime, mon amour, comme je sais aimer...



## Fidélité

Elle triomphe : elle est à l'âge où l'on oublie.
Mais je pressens déjà l'horreur des lendemains
Où, jetant son miroir et se tordant les mains,
Elle sanglotera de n'être plus jolie.

Qu'importe l'œil moins clair et la lèvre pâlie?
Sous le désir mon sang flambait d'impurs levains :
Oh! je préfère l'âme à des charmes trop vains,
J'adore sa langueur et sa mélancolie.

Lorsqu'elle entendra, morne, au déclin de ses ans
L'essaim renouvelé des jeunes courtisans
Vanter des fronts sans pli que la grâce décore,

Alors je reviendrai, sachant que les pleurs font
Le cœur désespéré plus tendre, plus profond,
Lui dire qu'elle est belle et que je l'aime encore...



## Jeunes Femmes

Le regret du passé voile leur regard pur :
Le chagrin les assiège et l'angoisse les ronge;
Elles voient, dans le deuil où leur langueur se plonge,
Moins suave la rose et moins brillant l'azur.

Comme aux soirs orageux de l'automne un fruit mûr
Tombe à terre, l'espoir abandonne leurs songes;
Contre l'essor fougueux et naïf des mensonges
Le réel a dressé son invincible mur.

La désillusion s'inscrit aux plis des lèvres :
Un désir d'horizons lointains, d'étranges fièvres,
Les fait pleurer dans l'ombre aux profondeurs des bois.

Les souvenirs d'amour sont déjà des reliques
Pour leur âme blessée où s'émeuvent parfois
Des rêves plus poignants et plus mélancoliques.



# L'adorable Peine

Très mignonne princesse au sourire indolent,
Je bénis vos faveurs même sans vous étreindre :
Pourquoi donc accuser vos rigueurs et me plaindre
S'il est dans votre grâce un charme consolant ?

Vous éveillez parfois en mon rêve brûlant
Un vœu que je ne puis ni maudire ni craindre.
Mes yeux vous l'ont appris, je n'ai point l'art de feindre :
Ignorez-vous votre prestige ensorcelant ?

Mais la victorieuse et divine allégresse
S'épand de vos regards plus doux qu'une promesse
En mon cœur à la fois radieux et dompté.

J'ignore le tourment des luttes douloureuses :
Puisque souffrir par vous est une volupté,
Mes peines font envie à des amours heureuses.



## Gratitude

Quel essor me poussait vers toi dès ma naissance ?
Quel charme avait gravé ton image en mon cœur ?
Ta caresse enchaîna mon caprice moqueur :
J'ai sangloté d'ivresse et de reconnaissance.

Je songe à la magie obscure qui fiance
Les âmes où s'exalte un hosanna vainqueur,
Et qui, dans l'union sans trouble et sans rancœur,
Divinise une prompte et tendre confiance.

Les rêves de la race ont-ils pour notre sang
Comploté les fureurs du baiser frémissant
Qui mêle, en un éclair, l'amoureuse étincelle ?

Je ne sais. Mais bravant les déclins à venir,
Toujours, à la douceur de ton cher souvenir,
L'émoi voluptueux dans mes veines ruisselle !



# Sortie de Théâtre

Il est plus d'un amant ignoré qu'a meurtri
Le destin de souffrir et de vivre loin d'elle.
Fleur de grâce et comédienne, elle est fidèle,
Malgré les diamants et l'or, à son mari.

Sa voix divine émeut le rêve endolori
D'une félicité presque surnaturelle.
Oui, le pressentiment d'une joie éternelle
Charme les méconnus dont l'espoir a péri.

Les yeux émerveillés du spectacle féerique,
Ils viennent, dans la rue étroite aux murs de brique,
Contempler leur idole et leurs vaines amours.

Mais elle ne veut point qu'ils puissent la maudire.
Et, songeant que son cœur s'est donné pour toujours,
Implore leur pardon avec un beau sourire.





# II

# SYMBOLES EN MINIATURE

*A Monsieur Raymond Poincaré.*



# Phares

Tu sèmes la vie et la mort,
Phare, étoile des mers sans lune :
Le brick se réfugie au port,
Les goélands jonchent la dune.

Beauté, semblable est ton destin :
Phare de notre nuit sans astres,
Tu peux compter chaque matin
Et tes bienfaits et tes désastres !



## Le Poignard

Il est un amour âpre et triste
Qui fait sangloter et souffrir :
On est torturé s'il persiste;
S'il se brise, il faut en mourir.

Tragiques ruptures, pareilles
Au poignard arraché du flanc !
En éclaboussures vermeilles
Jaillit la vie avec le sang...



## Vers la Lumière

Le rayon qu'un miroir reflète
Brille et s'éclipse, fugitif :
L'enfant poursuit l'éclair furtif
Qui danse au-dessus de sa tête.

Rêveurs à l'esprit contristé
Par les implacables ténèbres,
Du fond de nos geôles funèbres
Tendez les bras vers la clarté.

Lorsque aux ombres fuligineuses,
Fuyante, elle va s'abolir,
Une gloire vient ennoblir
Vos mains vides et lumineuses !



## Cloches d'Ys

Elle dort sous les flots sauvages,
La ville aux palais fabuleux :
Veillez-la, farouches rivages
Broyés par le ressac houleux !

Malgré les clameurs et les râles,
La nuit pleurent dans le lointain
Des carillons de cathédrales,
Étrange murmure incertain...

Si vers ces grèves écumeuses,
Songeur, tu ne veux point venir,
Entends gémir les mers brumeuses
Dans vos gouffres, ô Souvenir !

La mémoire est une Bretagne :
Aux abîmes de ton passé,
Sous le flot ténébreux qui gagne,
Un royaume s'est effacé.

Morne, pleure une mélodie,
Vieilles douleurs, vieilles amours;
Voix confuse qui psalmodie
Les espoirs de nos heureux jours.

Tes voluptés et tes souffrances
Hantent ces refrains de jadis :
Pâle, écoute les Souvenances
Tinter, mourantes cloches d'Ys...



## Maëlstroms

Le brouillard au ciel taciturne
Pèse. Un accablement de mort
Oppresse la torpeur nocturne.
Les murs sont noirs. La ville dort.

Je contemple les arbres sombres.
Muets, farouchement massifs,
Ils rêvent. Aux pavés leurs ombres
Somnolent, lugubres récifs.

Minuit. Je songe à ma jeunesse,
A mes triomphes, à mes deuils;
A la blonde aux chairs de faunesse,
A des baisers, à des cercueils.

Glacé de terreur indicible,
Je frissonne au rythme du Temps
Qui saccage, monstre impassible,
Les floraisons de nos printemps.

Pressentant l'abîme vorace,
Je perçois l'âpre grondement
Du globe emporté par l'espace
Aux infinis du firmament.

Cependant le sommeil accable
Les cités, les champs et les bois,
Domptant monarque et misérable,
Amants ravis, cœurs aux abois.

Mais toi qui jouis, toi qui souffres,
Vous sombrerez, anéantis,
Dans les inexorables gouffres
Où les siècles sont engloutis.

Maëlstrom ! — Le veilleur écoute,
Épiant de loin son fracas :
Il viendra : qu'importe la route?
Qu'importe? On ne l'esquive pas.

Dans l'immobilité d'un monde
Prostré, sans plainte, sans rumeur,
Sous l'horreur de la nuit profonde,
Mon âme s'effare : j'ai peur.

Tu vis, effroyable silence;
Dans la sèche pulsation
Que le tic tac strident cadence
J'entends ta respiration!

# Victoire de Samothrace

*A la mémoire de Charles Guérin.*

Il n'est point de laboureur thrace
Qui, voyant ce modelé pur,
N'adore l'immortelle trace
Que l'art imprime au Paros dur.

Je songe à vous, nobles poètes
Disparus avant le festin,
En vos victoires incomplètes
Décapités par le destin.

O bourreaux vils, ô Sort immonde!
Pauvre Chénier, pauvre Samain!
L'artiste allait charmer le monde :
La plume tombe de sa main.

Son cœur s'envolait vers la cime :
Il mourut, tragique exilé;
Mais il reste un débris sublime
Incomparable et mutilé.

Décapité, marbre de gloire,
Luis, triomphal, sur le tréteau :
L'essor fougueux de la Victoire
Palpite aux plis de ton manteau !



## Double Mirage

PROSTRATION morte, torride,
Désert rouge soufflant le feu,
Le ciel flambe, implacable et bleu,
Écrasant la plaine sans ride.

Le vide du sable et des cieux
A l'horizon se transfigure :
En haut, paradis merveilleux,
En bas, lacs d'or sous la verdure.

Éperdu, les yeux agrandis,
Tu sondes l'infini des plaines.
Vous mentez, lointains paradis;
Vous mentez, oasis lointaines.

Après Caliban, Ariel,
Vous qu'au monde plus rien ne tente,
Blasés, n'espérez point du ciel
Les biens qui leurraient votre attente.

Homme, accepte le destin dur
De contempler sans pleur, sans rage,
Le sol morne, le morne azur,
Double néant, double mirage!





# III

# INTERMEZZO



# Mon Ami le Vent du Matin

## CHANSON JAPONAISE

*Pour l'album de Mademoiselle A...... D......,*
*la plus ravissante et la plus spirituelle des Belles.*

MON ami le vent du matin,
A l'heure où l'Orient rougeoie,
Vient, frôlant mes frisons de soie,
Lutiner ma peau de satin.

Furtif plus qu'un amant timide,
Il baise tendrement ma main;
Embaumé d'ambre et de jasmin
Il courbe à peine l'herbe humide.

Espiègle et cajoleur, il fait
Frissonner aux brises câlines
Les chatoyantes mousselines
Qu'un colibri d'or agrafait.

De mon épaule à mon front lisse
— Effluves charmeurs et subtils
Effleurant ma nuque et mes cils —
Divinement sa fraîcheur glisse.

Il s'attarde sur mes seins blancs
Qu'il diamante de rosée;
Je me pâme, demi-grisée
De babils confus et troublants.

« Insaisissable et fort, je t'aime,
Enfant naïve au col nacré;
Clos tes yeux : le fleuve sacré
Gazouille sous le chrysanthème... »

Suave, sinueux et lent,
Se jouant aux touffes de menthe,
Il voltige, onduleux, serpente,
Puis m'enveloppe, ensorcelant.

Dans la gloire des matinées,
Irisé de perle et d'azur,
Le flot rit, diaphane et pur,
Sous les corolles inclinées.

Bientôt son baiser hésitant,
Plus téméraire en ses caresses,
Enlace un réseau de tendresses
Autour de mon corps palpitant...

Sur un lit de fleurs et de mousse,
Frémissante, je vais m'asseoir;
Triste, je songe jusqu'au soir
A son étreinte tiède et douce...

Mon ami le vent du matin,
A l'heure où l'Orient rougeoie,
Vient, frôlant mes frisons de soie,
Lutiner ma peau de satin.



# Adieu, paniers ; les vendanges sont faites

BALLADE MÉLANCOLIQUE

Tircis, il faut penser à faire la retraite.
RACAN.

*A Monsieur Daniel Berrutty.*

Les doigts mignons et frémissants des belles
Ont butiné le jardin de ton cœur.
Il faut quitter leurs folles ribambelles.
Entends-tu pas siffler le vent moqueur
Sur les lilas où ton printemps vainqueur
Chantait l'orgueil de ses galantes fêtes ?
Résigne-toi, murmure sans rancœur :
Adieu, paniers ; les vendanges sont faites.

Bardes fougueux, épiques Delobelles,
Vos vers étaient savoureuse primeur,
Vos manuscrits moisissent aux poubelles.
Crains cet affront navrant, pauvre rimeur.
Les dieux sont morts, le public est brimeur.
Où sont les grands et les petits prophètes ?
Qui diable sait leurs noms chez l'imprimeur ?
Adieu, paniers ; les vendanges sont faites.

Si, fatigué du chemin, tu chancelles,
Lorgne le monde en sage spectateur.
Sois clairvoyant. Regarde les ficelles
Qui font mouvoir l'homme, éternel menteur.
Sers tes amis, déguste un vieil auteur;
Puis, quand le soir empourprera les faîtes,
Dis simplement, sans emphase d'acteur :
Adieu, paniers; les vendanges sont faites.

ENVOI

Prince, ta mie a des grâces parfaites;
Mais, quand viendra la suprême torpeur,
Songe à partir sans regret et sans peur :
Adieu, paniers; les vendanges sont faites.



# Harmonies

*A Monsieur Edmond Haraucourt.*

DIVINS sanglots des harmonies,
Recéleurs d'extases bénies,
Pleurez vos plaintes infinies...

Pleurez : vos pleurs, trésor des yeux,
Dans l'ombre des soirs anxieux
Entr'ouvrent la porte des cieux.

Allez bien au delà des nues,
Vers les visions ingénues,
Vers les amantes inconnues ;

Allez vers les plaisirs passés,
Quand, pâles d'ivresse, enlacés,
Nous fuyions les sentiers tracés ;

Allez vers les chères souffrances,
Vers les naïves espérances,
Déployez vos ailes immenses...

Dans l'essor des rêves hardis,
Allez vers les vieux paradis,
Vers les souvenirs de jadis.

Doux rythme qui nous ensorcelles,
Aux soupirs des violoncelles
Berce nos cœurs sur tes nacelles.

Telle une barque sans rameur
En son balancement charmeur
Glisse sur le flot endormeur,

Emporte-nous loin de nos peines
Dans la torpeur des mers sereines,
Sous l'étoile, aux chants des sirènes...

* * *

Déjà le cœur vogue et s'enfuit
Vers un songe qui le séduit,
Plus beau qu'un songe de la nuit.

Nos fiertés, nos pudeurs blessées,
Nos Arianes délaissées
Reviennent hanter nos pensées.

Cherchons, loin du monde caduc,
Les ombres heureuses de Glück,
Les lazzis fantasques de Pück;

Planons dans les pays du rêve
Où, triomphalement, sans trêve,
L'hymne de volupté s'élève;

Des masques, par les clairs matins,
Gambadent comme des lutins
Au son des grelots argentins;

Pâlissez, soleils d'Italie :
Près des lacs brumeux Ophélie
Promène sa mélancolie;

Miranda rit en ses atours,
Ou, dans un ciel noir de vautours,
Hélène passe sur les tours...

Chants de désastre ou chants de gloire,
Évoquez, mirage illusoire,
Le rêve, la vie et l'histoire.

O Beethoven, l'humanité
Sent en vous, pour l'éternité,
Frémir sa plainte et sa gaîté!

Loin des frénétiques vacarmes,
Vos chants ont d'adorables charmes :
Les plus beaux sont baignés de larmes...

*
* *

Plaisir triste, exquise douleur,
Dans l'émoi palpitant d'un pleur
L'âme s'ouvre, idéale fleur.

L'amoureux — minute charmée —
Sent trembler dans sa main fermée
Les doigts frémissants de l'aimée.

Par un chagrin tendre pâlis,
Laids ou beaux, ridés ou polis,
Les fronts ont la candeur des lys.

Délicieux et court mensonge,
Prodigue à notre âme et prolonge
Les voluptés vagues du songe.

Rappelle au cœur frivole et dur
Les ferveurs de notre amour pur,
Les matins éclatants d'azur;

La splendeur des jeunes maîtresses,
Les nuits, les suaves paresses
Dans l'or éparpillé des tresses;

Rappelle-nous l'âcre douceur
De n'avoir pu dire : « Ma sœur »
A l'Idole au charme obsesseur;

Rends-nous ceux dont la mort farouche
Blêmissait les mains et la bouche
Quand nous pleurions près de leur couche;

Rends-nous même les soirs troublés
Où, par nos doutes accablés,
Nous gémissions, seuls, dans les blés;

Rends-nous les amis infidèles,
Rends-nous les illusions frêles,
Rends-nous l'espoir aux vastes ailes;

Ou verse-nous tout simplement,
Pour endormir notre tourment,
La félicité d'un moment.

Divins sanglots des harmonies,
Recéleurs d'extases bénies,
Pleurez vos plaintes infinies...



# Symphonie inachevée

*A Monsieur Abel Bonnard.*

Quand l'âme, dans l'essor d'une ivresse sublime,
S'est aux sources de l'art le plus haut abreuvée ;
Lorsque, par l'harmonie ardente soulevée,
Sa joie, en s'exaltant, vole de cime en cime,

Brusquement, c'est fini... Le lourd silence opprime
L'extase par le sort implacable entravée.
Pauvre Schubert ! Ta symphonie inachevée
Transporte et fait pleurer le poète : elle exprime

Non l'assouvissement banal des cœurs repus,
Mais les ferveurs et les élans interrompus,
Les aspirations et les gloires meurtries,

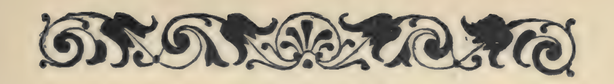
L'espoir vaincu, les voluptés sans lendemain,
Vos promesses, ô fleurs dès le printemps flétries,
Et tout ce que la mort ajoute au songe humain...



IV

# VERS LE PASSÉ

*A Monsieur Jean Richepin.*



## Silène aux Pâtres

Beaux enfants, c'est moi Silène :
Mon haleine
Sent les fraises et le vin;
La Nymphe raille, méchante,
Quand je chante
Par les bois et le ravin.

Mon âne, fourbu, chancelle;
Je ruisselle
De vendange et de sueur.
Æglé, svelte choéphore,
Tends l'amphore
Fascinante de lueur!

Or çà! qu'on m'apporte à boire!
Oui, ma gloire,
C'est de triompher des pots;
Mafflu, je me pâme d'aise,
Dieu de glaise,
Aux seuils vineux des tripots.

Pour l'ivrogne qui titube
    Le Cécube
Flambe, merveilleux trésor ;
Ma coupe bâille, profonde :
    Qu'on l'inonde
D'un fleuve de pourpre et d'or !

Évohé ! Ma soif est vaste :
    Je dévaste
Tous les ceps de l'Univers ;
Bacchus succombe à l'ouvrage
    Quand ma rage
Massacre les pampres verts !

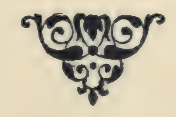
Fougueux, j'éventre les outres ;
    Rocs et poutres
Rouleraient, fétus d'osier,
Sous le flot bruyant qui coule,
    Sombre houle,
Aux gouffres de mon gosier.

Lorsque ma bedaine ronfle
    Et se gonfle,
Æglé, rieuse, brandit
Les mûres qu'elle écrabouille,
    Puis barbouille
Ma trogne qui resplendit.

Votre image se dédouble :
Je vois trouble.
Versez, gaillards échansons!
De bon gré, sans qu'on m'enchaîne,
Sous le chêne,
J'entonnerai mes chansons.

L'ombre écoutera mon thrène;
Le vieux frêne
Se taira quand ma syrinx
Tiendra — mes doigts sont habiles —
Immobiles
Rossignols jaloux et lynx.

La nuit vous rêverez, pâtres,
Près des âtres,
Que Silène rebondi
Fait danser les Grâces nues
Sous les nues
D'un crépuscule blondi!



## Le Faune

Vers l'heure où revient, las et poudreux, le berger,
Ma belle aime à rêver dans la paix du verger.
Furtif, je me blottis, près du lac, sous un saule,
Pour admirer sa taille souple et son épaule.
Le crépuscule, mauve et paisible, descend;
Les monts bleuis ont des trous d'ombre à leur versant;
Les violons du soir qu'un invisible artiste
Fait tendrement pleurer aux brumes d'améthyste,
Les murmures des bois où glissent des frissons
Enivrent les hameaux de suaves chansons.
Le vent voluptueux dont la caresse ondoie
Me souffle les parfums de ses cheveux de soie :
Elle se penche, avec un beau geste félin,
Prend une fleur, d'un doigt frémissant et très fin,
Puis, câlineuse reine, avec des grâces mièvres,
Lui parle, lui sourit, et la porte à ses lèvres;
La pervenche adorable est sa mignonne sœur.
La tourterelle aussi l'aime pour sa douceur,

Elle gémit, s'envole, et dans son sein d'ivoire
Se niche, en agitant ses deux ailes de moire.
Ma belle tend sa lèvre et soupire : « Un baiser. »
La tourterelle y vient, avec amour, poser
Son bec rose, tandis que d'une aile jalouse
L'époux, impatient, réclame son épouse.
Quelquefois elle cueille une pomme en rêvant,
Admire sa peau d'or, la mordille, et souvent
— Quand l'automne n'a point mûri la chair acerbe —
Fait la moue et s'enfuit, en la jetant dans l'herbe.
Alors, gai, je bondis, faune aux regards ardents,
Pour sucer dans le fruit la trace de ses dents.



# Hercule jovial

## GÉANTS ET PYGMÉES

### LÉGENDE SYMBOLIQUE

*A Monsieur Ernest Dupuy.*

Un jour, las de combats, au pays des pygmées,
Hercule s'assoupit sous les vastes ramées.
Les Faunes ébahis de sa torpeur, narquois,
S'efforçaient, mais en vain, de lever son carquois.
Le héros, accablé, dormait. L'ombre des palmes
Versait en lui la volupté des heures calmes.
Or le soleil, glissant sous les monts assombris,
Voilait les gazons bruns de crépuscule gris.
Enhardis par le soir propice aux cœurs timides,
Les nains avaient quitté leurs trous de sable humides.
Leur peuple se taisait pour contempler, béant,
Le sommeil débonnaire et profond du géant.
Un groupe escaladait sa massue haute et lourde.
En eux, prompte aux défis, une hostilité sourde
Grondait contre le Fort dont les rudes travaux
Avaient tari le sang funeste des Rivaux.

Acharnée, en ton fiel, insulteur minuscule,
L'âcre rancune bout, rageuse, ridicule,
Crachée au magnanime et colossal Héros!
Quelques vieillards eurent beau dire : « Il est bien gros, »
Leur légion, traînant des filets et des piques,
Charge avec frénésie en tumultes épiques.
Lui ronfle, pacifiquement. Ses flancs poilus
Surplombent, noirs maquis tourmentés de talus;
Une veine à sa main, noueuse, est une souche.
« Qu'est ceci? geint Hercule en grognant : — une mouche? »
Puis ses ongles grinçants râclent son cuir rugueux.
Il a glacé d'horreur le grouillement fougueux
Qui s'exclame, hurlant de panique innomée.
Grêles cris de grillons! Le Dompteur de Némée,
Effaré, lève un poing énorme et, soupirant,
Braquant un œil hagard, se dresse en s'étirant.
Son souffle d'ouragan, mugissante rafale,
Sème aux vents leurs essaims. Sa dextre triomphale,
Preste, agrippe un guerrier qui regimbe, qui mord,
Ruant aux doigts calleux où, chétif, il se tord.
Stupide, d'un regard torve qui s'écarquille,
Il voit se faufiler aux touffes de jonquille,
Sous les mottes de glaise, aux terriers, par les houx,
Les nains qui détalaient, vertigineux et fous.

Alors il éclata d'un rire de tonnerre.
Un aigle, épouvanté, s'enfuit loin de son aire.
Les Nymphes, brusquement, plongèrent sous les eaux.
Pan, consterné, se tut. Les meneurs de pourceaux
Implorèrent les dieux qui protègent les justes.

Lui, goguenard, héros sublime aux gaîtés frustes,
Prodigue en gestes ramasseurs, gauchement vifs,
Exultait, diligent à les garder captifs,
Et raflait, sous la fleur sauvage et les airelles,
Leurs bonds précipités, déclics de sauterelles.

Pour châtier leur fourbe et leur rébellion,
Il les ensevelit sous la peau du lion
Fauve et roux, formidable et glorieux trophée,
Dépouille monstrueuse à son torse agrafée
Qu'Artémis n'aurait pu regarder sans frémir.
Le soir, il la jetait, fourbu, pour y dormir.
Assisté d'Ægipans hilares, de Bacchantes,
Ravi, faisant craquer ses mâchoires claquantes,
Il feint de les plonger dans sa gorge, ravin
Effroyable, abreuvé par vos torrents, bon vin!
On s'esbaudit. Piteux, se pâme aux doigts d'Hercule
L'avorton vil dont la détresse gesticule.
Burlesque, il se débat, raillé par le héros;
Tel un cafard tricote, éperdu, sur le dos.
Efforts désespérés, lamentable mimique!
Pallas même a souri de ce tournoi comique.
La blonde Æglé, qui danse avec les Ægipans,
Dit : « Ne l'éventre pas de tes ongles coupants! »
Mais Hercule, dont la grande âme est contentée
D'avoir broyé, râlant, le gigantesque Antée,
Miséricordieux aux piètres ennemis,
Les secoue, et les lance à leurs trous de fourmis.



# L'Imperator

## I

## *L'OMBRE DE CÉSAR*

DOMINANT les piques brandies,
Debout sur les remparts noircis,
César rêve. Les incendies
Empourprent les monts obscurcis.

Les blessés râlent dans la plaine,
Les fleuves débordent de sang;
La vallée effroyable est pleine
D'un relent sauvage et puissant.

Parfois un moribond soulève
Son front blême et retombe, lourd.
Les vainqueurs fourbissent leur glaive,
Suants, l'œil hagard, le bras gourd.

L'un embrasse un cadavre et pleure;
L'autre entonne un refrain d'amour,
Les dieux n'ont point voulu qu'il meure;
Il rit : ce n'était pas son tour...

Anneaux d'or, perles agrafées,
Diadèmes, casques d'airain
S'entassent, monstrueux trophées,
Aux pieds du Soldat Souverain.

Mais César, taciturne, songe
Qu'il faudra combattre au matin;
Un désir féroce le ronge
De carnages et de butin.

Cœur de génie et de rapace,
Héros des chocs tumultueux,
Sous la guerrière carapace
Son sein bondit, impétueux.

L'Imperator ivre de joie,
A combler charniers et prisons,
Fouille d'un œil d'oiseau de proie
L'embrasement des horizons.

Les bras croisés, la tête nue,
Le maître sombre de la Peur
Contemple en paix l'horrible nue
De fauve et grondante vapeur.

La fournaise atroce fulgure,
Le feu hurlant a flamboyé;
Son manteau s'envole et figure
Une aile géante, éployé.

Dans la clarté rouge et brutale
Qui saigne aux parois de la tour,
Voilà que grandit, infernale,
L'ombre d'un immense vautour.

## II

## PRAESAGIUM MORTIS

Rome énorme s'endort. Près de la mare noire,
César rêve, inclinant la tête, aux soirs passés,
Aux buccins en furie, aux trésors entassés,
Aux campements sans feu, dans la neige, — à la gloire.

Il songe à sa jeunesse, aux périls, aux festins,
Aux hurlements d'amour de la plèbe en tumulte,
Au Sénat prosterné qui décrète son culte,
Puis exalte, éperdu, l'éclat de ses destins.

Il a brisé les forts, bâillonné la tribune;
Ses rivaux, s'ils ne sont domptés, sont avilis;
L'Aigle triomphe et les destins sont accomplis,
L'Univers râle sous César et sa fortune.

Vainqueur du monde, héros des femmes et des dieux,
Il a presque oublié l'affront de Gergovie;
Pour vanter sa splendeur, désespoir de l'envie,
Les poètes ont fait des vers mélodieux.

Mais un frisson d'horreur a crispé son visage ;
Il chancelle, hagard, ruisselant de sueur :
A sa gauche, baigné de blafarde lueur,
L'affreux hibou rôde et se plaint, mauvais présage.

Dans la nuit tiède où flotte une senteur de nard,
L'Invincible a blêmi. Béant, il voit la lune,
Sur l'immobilité lugubre de l'eau brune,
Aiguisant un reflet sinistre de poignard.



# Cérès rustique

Un soir, j'ai vu Cérès passer dans les blés roux.
Elle portait la gerbe lourde et la faucille.
L'ombre tombait, et la campagne qui brasille
Se voilait d'une brume où tournaient des hiboux.

Bientôt le rossignol enchanta de son trille
Les bois pensifs qui s'estompaient aux lointains flous.
Elle marchait superbement, toisant les houx,
D'un pas grave et rythmé, belle et robuste fille.

La nuit calme flottait aux gazons des talus.
Le baiser de la lune argentait ses bras nus,
Nimbant son front hâlé d'une auguste auréole.

Par les profonds labours, où des pâtres amis
La saluaient, pressant leur troupeau qui somnole,
Elle allait, souriant aux sillons endormis...



V

# TENDRESSES

*A Monsieur Auguste Dorchain.*



# Fiancées

Elles vont fièrement, radieuses et graves :
Orgueil d'aimer, ta gloire exalta leurs yeux purs !
Peuvent-elles prévoir l'orage et ses épaves
Dans l'émerveillement de leurs destins futurs ?

Leur mère soupirait : « La vie a ses entraves.
Le bonheur fuit, les lendemains sont-ils bien sûrs ? »
Contre les cruautés du sort elles sont braves ;
Viennent les jours mauvais et viennent les temps durs !

Le voile est là, les blanches fleurs sont préparées.
Lorsque devant la glace elles songent, parées,
Leur sourire est moins gai, leurs cœurs sont moins hardis.

Rougissantes d'un vœu qu'elles n'osent point dire,
Dans leurs regards troublés et ravis l'on peut lire
La frayeur et l'espoir d'inconnus paradis.



## A une Inconnue

« Les caresses des yeux sont les plus adorables. »

AUGUSTE ANGELLIER.

CHÈRE, quand brunira le soir,
Avant que l'heure où l'arbre est noir
Revienne,
Songe à moi, toi que j'aime tant
Sans te le dire, et qui, pourtant,
Es mienne.

Je dois taire le vœu secret
Que ton cœur fervent et discret
Devine;
Mais ta fière et fine beauté
S'offre avec une chasteté
Divine.

Les caresses de tes beaux yeux
M'exaltent d'un trouble joyeux;
Il semble
Que, timidement incertain,
Le ciel d'un paradis lointain
Y tremble.

Il y tremble un peu de l'émoi
De celles qui furent pour moi
Trop tendres.
Oh! tes grands yeux! Je crois les voir :
La brume grise fait pleuvoir
Ses cendres;

Les nids sanglotent leur chanson;
Le crépuscule répand son
Délice;
L'air est embaumé par la fleur;
Les lys blêmis referment leur
Calice.

J'entends, moins seul dans mon exil,
Gémir ton cœur pur et subtil
De femme.
Mignonne, enlace, au soir mourant,
Mon âme qui baise en pleurant
Ton âme...



# L'Initiatrice

*A Sully Prudhomme,*

*après une lecture des « Épaves ».*

Ainsi, parmi la fourbe et la stupide engeance,
Une adorée, au sein plus dur que le granit,
Fut pour toi l'éternelle et féroce Tanit.
Tu la divinisas : souveraine vengeance!

Loin des fous dont l'orgueil aggrave l'indigence
Et que l'impureté brûle de son prurit,
Tu chantais, le cœur haut, le regard au zénith,
Poète de l'Amour et de l'Intelligence!

Mais ton âme endura l'enfer de la détresse,
Toi qu'on a vu, cloîtrant l'aube de ta jeunesse,
Implorer la froideur stérile des hivers.

Tu domptais l'âpre souvenir qui nous affole;
O grande ombre, pardonne! En embaumant tes vers
Elle t'initiait au charme qui console.



# Voix dans la Nuit

L'OMBRE grave des monts s'allonge sur la plaine.
La rumeur des forêts qui s'apaise et grandit
Comme le grondement d'une houle lointaine
Déferle, hymne obsédant qu'un morne écho redit.

La mélopée expire; une brume étoilée
Sur le lac obscurci s'abaisse lentement;
Une clarté douteuse, angoissante et voilée,
D'une immense douleur emplit le firmament.

Le chemin creux, la vieille croix, tout devient sombre.
Un silence funèbre écrase les grands prés.
Mais, effarant l'horreur insondable de l'ombre,
Votre râle a frémi, taciturnes cyprès.

Dans la nuit, une douce voix sanglote et pleure,
Et je ferme les yeux pour écouter la voix.
Enivré de tristesse, il me semble — est-ce un leurre? —
Que je l'ai, quelque part, entendue autrefois...

Serait-ce l'adorée? Elle sourit, ô joie!
C'est elle, la rêveuse aux longs yeux languissants!
J'ai senti le parfum de ses frisons de soie.
Elle parle : les mots s'envolent, frémissants.

*
* *

« Cher ami, je ne suis ni fantôme ni femme;
Mais ne m'appelle pas chimère ou vision :
Rien de l'âme ne reste impénétrable à l'âme
Et le rêve n'est pas toujours illusion.

« Avec l'essor de ses confuses symphonies,
La mollesse des soirs, sur les champs incertains,
Ouvre aux beaux songes vains des routes infinies
Vers des pays chantants, éblouis et lointains.

« J'ai soupiré, crédule aux mirages des rêves,
Les nuits d'août, quand l'obscur désir adolescent
Dans les parfums subtils des forêts et des grèves
Hume un charme nouveau, dangereux et puissant.

« L'ivresse d'un sang jeune et chaud grise la tête.
Les lèvres ne sont pas rebelles au baiser,
On est la reine fière et douce de la fête.
Le cœur trop confiant se laisse apprivoiser.

« Les frais espoirs, pareils aux colombes naïves,
A l'appel du pipeau qui tremble, ensorceleur,
Vont dans les bois fleuris baignés de sources vives
Palpiter, éperdus, aux mains de l'oiseleur.

« Leur satin profané s'envole sous sa prise;
Sa caresse vulgaire et lourde les meurtrit;
L'âme, que la réalité brutale a prise,
Souffre et, lys défaillant, sa candeur se flétrit.

« L'homme impur vous convoite et dit qu'il vous admire.
L'absolu dévoûment se paye en lâcheté;
Mais c'est la loi : lorsqu'on est belle, il faut sourire
En prodiguant l'héroïsme de sa gaîté.

« Le martyre irritant d'aimer plus que soi-même
Par le maître adoré n'est pas toujours compris.
Puis l'âme que désole une rancœur suprême
Finit par se gonfler de haine et de mépris.

« Quand saura-t-il interroger le pli des lèvres
Pour deviner l'intime et l'obsédant émoi?
Il ignore combien d'angoisses et de fièvres
La femme sent frémir et fermenter en soi.

« D'autres que moi, plus ardentes à la colère,
Jouissent âprement de le désespérer :
C'est pour le frapper mieux qu'elles cherchent à plaire,
Leur cruauté voit son tourment s'exaspérer.

« Malheureuses pour avoir eu l'âme trop fine,
D'autres, à la magique et troublante pâleur,
Dans un songe d'éther, d'opium ou de morphine,
Endorment l'éternel sanglot de leur douleur.

« Je pense à l'Orient splendide, je suis triste,
Triste jusqu'à pâmer, triste jusqu'à vouloir
Au bercement des fleurs de pourpre et d'améthyste
Vivre en un dédaigneux et sombre nonchaloir.

« Car pourquoi confier ma peine à ma rivale?
La véritable amie est très rare; je sais
Que plus d'une, en secret, m'envie et me ravale
Parce qu'ayant les yeux trop doux je l'offensais...

« Il est de beaux accords et de beaux paysages,
Des matins glorieux où les maux sont moins durs;
Mais l'existence aux cris de haine, aux noirs visages,
Outrage la fierté des cœurs tendres et purs.

« Il faut parler, sourire; il faut jouer son rôle;
Il faut voir se traîner l'interminable jour.
Le décor est banal, la pièce n'est point drôle
Malgré les figurants qui soupirent d'amour.

« Le soleil brille. Adieu! C'en est fini du songe.
Un rayon chatoyant a baisé mes cils clos.
Aux Jouvences d'oubli l'âme un instant se plonge;
Le sol surgit bientôt, fangeux, parmi les flots.

« Cher ami, je ne suis ni fantôme ni femme,
Mais ne m'appelle point chimère ou vision;
Rien de l'âme ne reste impénétrable à l'âme,
Et le rêve n'est pas toujours illusion. »

*
* *

Je m'éveillai. Le lac aux moires satinées
Riait sous le fouillis des branches et des fleurs,
La nature chantait l'hymne des matinées,
L'air embaumé vibrait au rythme des couleurs.

La volupté s'épand comme une symphonie
En ces jours de printemps sur les vallons heureux.
Pourtant, fiévreux de désespoir et d'agonie,
Je frissonnais, en proie aux songes ténébreux.

La forêt s'étendait, rassurante et paisible;
Le chemin creux rêvait devant la vieille croix :
Mais j'étais torturé d'une angoisse indicible,
Car j'écoutais la chère et douloureuse voix.

Voix lointaine, semblable à des voix entendues
Dans la pénombre des crépuscules, l'été,
Plaintes qui m'ont troublé sans être inattendues :
O soif inextinguible et morne du Léthé!

A l'heure où le hangar s'ouvre aux charrettes pleines,
Quand la nuit, formidable aux troupeaux grelottants,
Se penche doucement sur l'infini des plaines,
La voix tremble, plus tendre encore, et je l'entends...

Je l'entends... L'âpre vent du soir heurte les portes.
Dans l'ombre, un lys blêmi défaille et va mourir.
Je contemple le tourbillon des feuilles mortes
Et je n'ai même plus la force de souffrir.

Mais cette femme aux yeux de songe, existe-t-elle?
Est-il vrai que son cœur gémisse, dévasté?
Vibre-t-il d'une angoisse enivrante et cruelle,
Son sein fervent, dans la touffeur des nuits d'été?

* * *

Rien de l'âme ne reste impénétrable à l'âme,
Et le rêve parfois n'est pas illusion.
Plus d'une avait la voix pure de cette femme,
Suave, inoubliable et vague vision.

Femme triste, pareille à des femmes aimées,
Vous qu'affolait la douleur d'Ève, il me souvient
De votre geste lent, de vos lèvres pâmées.
Votre sourire las, pour m'enchanter, revient.

Je pressens le combat inavoué, horrible,
Qui vous brise ou vous rend perfides à jamais.
Hélas! votre souffrance éperdue ou paisible
Vous dévore, en dépit des sanglots réprimés.

A travers nos hasards ternes ou dramatiques,
J'aime l'espoir hautain que la vie a leurré.
J'aime l'attrait profond des yeux énigmatiques :
Ils sont plus captivants parce qu'ils ont pleuré.

Noble et pâle songeuse, éternelle dupée,
Ils resteront toujours l'un pour l'autre incompris,
L'égoïste qui veut une belle poupée
Et la blanche poitrine où bat un cœur épris...





VI

# TERRE DE FRANCE

*A Monsieur Maurice Barrès.*



# Terre ancestrale

## SAINT-ROCH*

### OPPIDUM ET MOUTIER

*A Monsieur Arthur Dessoye,*
*Député de la Haute-Marne.*

Sous l'élan de César, ton roc
Défia la fougue romaine.
Ton hallier parfumé, Saint-Roch,
A pour sève la cendre humaine.

Domptés, ils dorment, nos aïeux,
Dans l'héroïque cimetière,
Ceux qui brandissaient des épieux,
Ceux qui vainquirent Rome altière.

Terrorisant la région
D'une étrange lueur de glaives,
Ton fracas, fauve légion,
Dans l'oppidum rompait leurs rêves.

---

* Près de Chaumont (Haute-Marne).

Souillé de poussière et de sang,
Plus d'un râla dans la broussaille.
Ah! parfois, Saint-Roch, à ton flanc,
Le sol, glorifié, tressaille!

*
* *

Les filles y dansent encor,
Butinant muguets et pervenches.
— O belles aux faucilles d'or!
O grands vieillards en robes blanches!

Près des houx, le bluet sourit
Sur les morts dont la combe est pleine.
Le sang des ancêtres nourrit
Vos coquelicots, blonde plaine!

Les fleurs bigarrent le coteau
Où se désagrège l'épée.
Après Calliope, Erato :
L'idylle a masqué l'épopée.

*
* *

Je vous vois, conquérants pillards
Des Gaulois aux prunelles glauques;
Matins gris où, dans les brouillards,
Se lamentaient les buccins rauques;

Soirs froids, où le voyageur las
Redoutant les loups et l'orage
Trouvait chez l'ermite un repas,
Du feu clair, un lit de fourrage.

Sur la sente où l'oaristys
Soupire dans la paix nocturne
L'âpre vengeur du *Væ victis*
S'assit peut-être, taciturne...

Vers le tournant de Semoutiers,
La nuit, grandi d'ombre et de fable,
Roc de Titans et de moutiers,
Tu surgis, morne, formidable.



# Le Griplot *

*A ma mère.*

I

Le Griplot! Soudain mon enfance
Surgit et pleure devant moi :
J'y volais, malgré la défense,
Furtif, le cœur battant d'émoi.

Branlants dans la vieille muraille,
Trois piquets servaient d'escaliers;
O fourrés grouillants de marmaille;
Dégringolades d'écoliers...

La classe s'enfuyait, lointaine :
Adieu, pensums, devoirs, leçons!
Un merle sifflait : Turlutaine!
Nous l'acclamions par des chansons.

* Le Griplot est un parc sauvage (maintenant clos de murs). Il couvre les pentes du vieux donjon habité jadis par les comtes de Champagne. Ce furent longtemps les Feuillantines (ou les Jardies) des écoliers de Chaumont.

Bambins, conquérants de naguère,
Où sont nos grands sabres de bois ?
Nous faisions la petite guerre :
Nous étions empereurs et rois.

Nous nous suspendions aux ramures,
Nous courions aux lits des torrents ;
Pirates des buissons de mûres,
L'or nous laissait indifférents.

Nous nous partagions nos rapines
De fruits sauvages et de fleurs ;
Nous tombions parfois ; des épines
Déchiraient les écornifleurs.

Héros méprisant ces blessures,
Nous disions : « Le chat m'a griffé,
Vois-tu les belles éraflures ? »
Maman soupirait : « C'est bien fait ! »

Là, plus tard, notre adolescence
Cacha ses baisers puérils ;
Rends-nous, Griplot, notre innocence,
Nos amours pleines de périls ;

Elle s'échappait de la messe
En disant : « Si l'on nous voyait ! »
On échangeait mainte promesse
Quand le ciel des soirs rougeoyait.

Je laissais pousser mes cravates
Et mes cheveux à l'avenant;
Je traitais de vieilles savates
Ceux que j'admire maintenant.

J'avais l'âme orgueilleuse et franche,
Je criais aux sots : « *Quos ego !* »
Je me cloîtrais tout un dimanche
Pour m'enivrer du père Hugo.

## II

Puis j'ai connu les grandes villes,
Leurs loisirs fols ou studieux;
J'ai fui, pour honorer mes dieux,
La tourbe des êtres serviles.

Don Quichotte prêt aux tournois,
Épris de hautaines maîtrises,
Je n'attendais pas les traîtrises
De l'ennemi lâche et sournois.

Fier, je cache les cicatrices
Des espoirs souvent ulcérés
Par vos aiguillons acérés,
O Chimères, ô tentatrices!

L'amour!... Quand serez-vous passés,
Brefs plaisirs terminés en peine?
J'ai possédé plus d'une reine :
M'aima-t-elle un peu? Je ne sais...

Trahi par des amitiés fausses,
Confiant, trop vite lié,
J'ai lugubrement envié
Les morts tranquilles dans leurs fosses.

Les livres ne m'ont guère instruit;
Ils sont nombreux : la vie est brève;
Pourtant, je m'exaltais au rêve
Qu'Homère ou que Platon construit.

Le poids des sévères études
Me paraît moins âpre aujourd'hui.
Parfois le chagrin s'est enfui
Dans la paix de mes solitudes.

J'y revois des gestes, des yeux,
Telle forêt, tel coin de rue,
Telle ensorceleuse apparue,
Spectacles mornes ou joyeux...

Alors, je crois sortir d'un songe;
Mais à ma tempe j'ai trouvé
Des rides. Je n'ai point rêvé.
Non! Ce n'était pas un mensonge.

Je vieillis : mon sang bat moins chaud.
N'escomptant plus les jours de fête
J'ai cessé de meurtrir ma tête
Contre les murs de mon cachot.

Lorsque, résigné, je repasse
Près du Griplot aux frais taillis,
Éclair de bonheur, tu jaillis,
Illuminant mon âme lasse.

Nid de mes espoirs dévastés,
Hallier, cher aux enfants, je t'aime;
Je t'évoque, pensif; et même
Dans l'ombre des soirs attristés,

Dans l'horreur de nos esclavages,
Un charme vient me rajeunir
Quand les brises du souvenir
M'apportent tes parfums sauvages...



# En Touraine

## PETITE PLACE*

La petite place somnole
Dans la paix des soirs étouffants;
Au loin grince une carriole,
Gazouillis d'oiseaux et d'enfants.

Des acacias versent l'ombre
Sur les tables où les fumeurs
Écoutent, au faubourg plus sombre,
S'éteindre de vagues rumeurs.

Un cheval dresse les oreilles
Au claquement brusque du fouet :
Pillant les branches, des abeilles
Font leur murmure de rouet.

* Place de l'Hôtel-de-Ville.

Le fracas d'une automobile
Éclate. Au seuil du vieil hôtel
Trône, bedonnant, immobile,
Le chef qui surpasse Vatel !

Des Anglaises en robes claires,
Au teint pâle, aux cheveux flottants,
Se cambrent, souples et légères,
Pour sourire aux cieux éclatants.

Reynolds aux grâces enfantines,
Elles lèvent leurs yeux d'azur.
« *Look at, dear !* » des voix argentines
Tintent dans l'air sonore et pur.

Grands cris, exotiques vacarmes !
Elles cernent le perroquet.
Jacquot, qu'effare leur caquet,
Clame, hérissé : « Portez... ârrrmes ! »

Au babil clapotant de l'eau
Un rossignol familier chante
Sur la fontaine où la servante
S'en va, droite, puiser un seau.

Portant la coiffe tourangelle
Aux coques de pourpre ou de feu,
Jeanne s'attarde à la margelle
Pleine de crépuscule bleu.

Tonnante, retentit l'enclume
Sous l'effort des bras vigoureux :
Un flamboiement de forge allume
L'effroi du portail ténébreux.

L'omnibus roule. Une voix mâle
Claironne : « Pour le train de Tours ! »
Je vois sur un nuage sale
S'échancrer, noirâtres, les tours.

Calme et nuit. Les chemins sont vides.
La vasque bredouille plus fort.
La lune plaque aux murs livides
Ses lueurs mortes. Chinon dort.



## Maguelone

Gloire à ton nom qui luit dans nos fastes cité,
Des temps évanouis noble et sainte relique!
Songeur, j'ai contemplé ta morne basilique,
Maguelone, autrefois souveraine Cité.

L'oiseau farouche et fugitif dort, abrité
Dans les débris croulant sous la croix catholique.
Cernant murs et piliers l'herbe mélancolique
Submerge, lentement, le parvis effrité.

Votre deuil, noirs cyprès, attriste les flots sombres;
La vague se lamente en baisant les décombres;
Les nefs d'or et de pourpre ont déserté le port.

L'air vibre, crépitant de cigales stridentes;
La lavande et le thym lourds de touffeurs ardentes
Consolent de parfums le vieux royaume mort...



# Terre lorraine

*Pour Monsieur Raymond Poincaré.*

La vigne est vendangée, on a rentré les meules.
Le vent d'hiver perce les mains comme un canif,
Le train, que guette un douanier rébarbatif,
Se hâte, rougeoyant aux feux de Champigneulles.

C'est la tiédeur du ciel qui rend les races veules,
Mais le pays de Jeanne est cinglé d'un air vif :
Les âmes que renfrogne un chagrin combatif
Sont fortes, et parfois aiment à songer seules.

La bise, qui mitraille et fend les brouillards gris,
Fait grimacer au soir les buissons rabougris
Et flagelle la route où campe une roulotte.

Pensif de voir fumer la bâche des forains,
Dans ses regards profonds un bambin qui grelotte
Porte la gravité des grands plateaux lorrains.



# VII

# LE DRAPEAU*

*A mon oncle, Monsieur Albert Collignon,*

*en témoignage d'affectueux respect.*

* Pièce couronnée par l'Académie française (concours biennal de poésie, 1909).



# Le Drapeau

Un laboureur parle à son fils :

Ce champ nous appartient, ce verger est à nous,
Conquis par la sueur et le sang des ancêtres.
Du chemin rocailleux à la ligne des hêtres
Il a fallu dompter l'herbe folle et les loups.

C'est un modeste enclos, mais c'est notre domaine.
Il nous donne l'asile et le pain des vieux jours;
Il a caché nos jeux, nos douleurs, nos amours,
Il nous a fait le corps robuste et l'âme saine.

Contemple à l'horizon ces collines, ces prés,
Ce ruisseau clair : des bœufs ruminent sur ses rives,
Ces vignes où, le soir, monte le chant des grives,
Lorsque l'ombre s'abat sur les monts empourprés.

Tout cela c'est à nous. Voici le banc de pierre
Où ton aïeul venait voir le retour des champs;
Voilà, sous les jasmins et les saules penchants,
Le sentier où tu fis tes premiers pas, mon Pierre.

Vois les arbres criblés de tes coups de canif,
Les sillons que plus tard le soc de ta charrue
Creusa pour féconder la bonne moisson drue;
Plus loin, vois les rameaux du cyprès et de l'if;

Ils débordent, là-bas, les murs du cimetière.
Là, dorment nos parents : béni soit leur repos!
Nous les aimions. Le sol qui conserve leurs os
Nous appartient : c'est là qu'on mettra notre bière.

Notre terre produit le raisin, le maïs;
Les soins qu'elle demande, elle les récompense.
Elle est à nous, de droit. Plus d'un étranger pense,
Pierre, tout comme nous, que c'est un beau pays.

Eh bien! notre Drapeau c'est la mère patrie;
C'est ton champ, ton verger, ta maison, ton hameau,
Tes labeurs de l'hiver, tes danses sous l'ormeau,
Et tu dois le chérir avec idolâtrie.

Tu dois le maintenir puissant et respecté;
Tu dois, si nous voyons notre France envahie,
Pour protéger les tiens sacrifier ta vie :
C'est la voix de l'honneur, du sang, de la fierté.

Sois bienfaisant; je sais que les hommes sont frères.
Sois généreux, secours la veuve et l'orphelin.
Lorsque tu charrieras ton froment au moulin,
Songe qu'il est parfois de bien rudes misères.

Mais faut-il dire à l'étranger : « Prends mes écus,
Va ! pille le logis du grenier à la cave ;
J'embrasse tes genoux, et je suis ton esclave. » ?
Cela serait honteux, même pour des vaincus !

Plus tard dans les esprits se fera la lumière :
On comprendra que nous devons nous soutenir.
En attendant ces paradis de l'avenir,
Il faut clore la porte et garder la frontière.

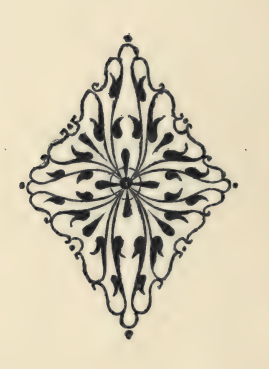
L'homme peut-être un jour sera sage et meilleur ;
Aujourd'hui nous devons veiller à la défense.
Il nous faut être armés pour repousser l'offense ;
Qui dira le contraire est mauvais conseilleur.

Pierre, autrefois j'ai vu les villages en flammes,
Le sang rougir la neige, et j'ai fait mon devoir.
On n'avait pas toujours à manger du pain noir,
Et ça nous déchirait lorsque pleuraient les femmes.

Mais nous avons marché. Des compagnons sont morts,
Et d'autres sont restés perclus de leurs blessures.
Si le sort nous contraint à des guerres futures,
Tu seras un vaillant de la race des forts.

Je dis la vérité si mon langage est fruste ;
Tu dois défendre ta famille et ton troupeau.
Si jamais l'étranger insultait le Drapeau,
Sois prêt à tout, même à mourir, — et tire juste !





VIII

# SOUS L'OLIVIER

## SONNETS PHILOSOPHIQUES

*A Monsieur Jules Payot,*

*Recteur de l'Académie d'Aix.*



# Vertiges

« ... et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel. »

BLAISE PASCAL.

A ses cris éperdus les dieux sont insensibles.
Phaéton, des hauteurs énormes de l'éther,
Tombe, terrifié. L'ombre, insondable mer,
Comble lugubrement les cieux inaccessibles.

Plus bas! Plus bas! Plus bas! Les astres, impassibles,
Piquent le vide noir d'un fourmillement clair.
Il râle, tournoyant aux abîmes de l'air,
O vertige éternel! O transes indicibles!

Des sommets de l'amour et du savoir bannis,
Nous roulons à l'effroi des gouffres infinis.
Grands cœurs désabusés, voilà vos récompenses!

Par l'âme, par l'esprit, l'homme souffre en damné,
Mais, si la mort délivre, il n'est point condamné
A l'horreur de tomber sans fin des cieux immenses.

# Purs et Puritains

## I

## *LES PURS*

Ceux dont le cœur est droit, ceux dont la vie est pure
Dédaignent le péché qui nous embourbe au sol.
L'oiseau de Zeus franchit, d'un fier et haut envol,
La terre, dont son aile abhorre la souillure.

En dépit des tourments que l'âme forte endure
Dans ce monde où le sage est en scandale au fol,
Où le juste subit la géhenne et le dol,
Leur regard est loyal et leur parole est sûre.

Leur conscience est un asile inviolé,
Calme et religieux plus qu'un soir étoilé,
Citadelle fermée à tout penser infâme!

Malheur au criminel abominable et vil
Qui, rejeté par tous et seul dans son exil,
Contemple, blêmissant, le gouffre de son âme!

## II

## LES PURITAINS

Leur langage est sévère et leur âme est difforme,
L'intention est droite et le regard sournois.
Offusqués d'un mot libre et d'un joli minois,
Ils parlent âprement de crime, de réforme.

Tel austère pied plat, zélateur de la norme,
Blâme le meurt-de-faim qui dérobe une noix;
Rigide paladin des vertueux tournois,
Il censure les cœurs que le vice déforme!

Une ardeur de justice emportait Caliban!
Venimeux et moral, plus d'un lâche forban
Esquive sans pudeur le franc combat du ceste.

Le masque tombe un jour, du visage apeuré,
Sous la gifle. Chacun montre au doigt, écœuré,
Sotadès en Caton, et Tartufe en Alceste.

## Panlogisme

PROCLAMANT le chaos informe,
Mysticisme, tu nous trompas,
Car, sous l'équerre et le compas,
S'élucide l'obscure forme.

Pour les rêveurs le monde énorme
A d'inexplicables appas :
Savants, ne désespérez pas
D'en chiffrer l'immuable norme.

L'algèbre scrute le dessein
Que le Cosmos cache en son sein :
Le hasard se résout en rythme.

Loin des hommes fous et pervers
Poursuis l'absolu logarithme
Inscrit au fond de l'Univers!



# L'Intuition

Un chasseur tâtonnant par une nuit profonde
Cherche en vain le sentier perdu. Le ciel est noir.
Il écoute un torrent déferler, sans le voir.
L'ombre froide et pesante a submergé le monde.

L'arbre gémit, le vent se désole, un loup gronde.
L'homme égaré maudit les traîtrises du soir;
Il crie, il râle, agonisant de désespoir,
Quand soudain, aveuglante, une lumière inonde

L'horizon. Le sentier a lui dans un éclair.
Que l'ombre sur les bois retombe, lourde mer :
Il a percé l'horreur farouche du mystère.

Ainsi quand la pensée, humble, s'évanouit,
L'Intuition, fulgurante, nous éblouit
Dans notre obscurité lugubre et solitaire.

# Le Veilleur

Le Veilleur éternel qui domine les âges
Dépasse de son front les nocturnes flambeaux!
Sa tour de diamant que fouettent les corbeaux
Monte au zénith, superbe, et bravant les orages.

Il voit ensevelir les déments et les sages;
D'autres vont maintenant mourir sur leurs tombeaux;
Des empires, des dieux pourrissent en lambeaux;
Mais il veille, espérant d'impossibles messages.

Bien que des milliards de siècles soient passés,
Il évoque le jour où nous serons lassés
Du mal, ce vieux Protée énergique et difforme.

Il attendra longtemps, le Veilleur éternel,
Avant que la justice ou que l'amour transforme
L'homme vindicatif, égoïste et charnel!



# Conversion

Narquois, j'ai dit : « Les vers sont morts, vive la prose !
Le rêveur est toujours anxieux et morose.
Aux splendeurs de la vie ils sont mal adaptés,
Ceux qu'un mirage noble et cruel a captés. »

J'avais tort. J'ai trouvé le poison dans la rose,
Les brouillards de la nuit après l'apothéose,
La détresse au tombeau de mes espoirs domptés,
Le néant âcre au fond des grandes voluptés.

Qu'est la jeunesse ? Un songe. Et qu'est la gloire ? Un leurre.
Tout ici-bas est vain, jusqu'aux larmes qu'on pleure,
Jusqu'à l'amour, moqueuse et trouble vision.

Si le monde incomplet riva notre esclavage,
Si le ciel nous déçoit d'un éternel veuvage,
J'épouse la divine et folle Illusion !

# Le Pilote

D'UN œil calme épiant l'ascension de l'astre,
Le Pilote, sauveur du navire endormi,
Guette si l'éclair trouble et lugubre a blêmi,
Ou si la trombe érige aux cieux son noir pilastre.

Naufrage monstrueux par les gouffres vomi,
Il sait les caps tonnants qu'ébranla ton désastre,
Les bas-fonds ensablés où l'étrave s'encastre,
Le chenal où l'écueil traître affleure à demi.

Matelot ballotté sur les houles d'un monde
Dont l'abîme en fureur déconcerte la sonde,
Quel salut sans l'étoile et le fragile aimant?

Brave les Maëlstroms, fuis les torpeurs du môle!
Fidèle à l'idéal comme l'aiguille au pôle,
Cingle vers la Beauté, lutte et cherche en aimant!

IX

# ULTIMA VERBA



# Pour chanter à l'Usine

*A Monsieur René Viviani,*

*Ministre du Travail.*

TRAVAIL sacré, maître du monde,
Toi la vigueur, toi la santé,
Conquérant de la gerbe blonde,
Donne-nous joie et liberté;
Pourchasse les vices infâmes,
O Sauveur, délivre nos âmes
Du vil fardeau de leur ennui,
Vainqueur du mal et de la fable,
Après une nuit insondable
L'espoir des temps nouveaux a lui!

Sœur de l'effort, noble Énergie,
Par toi l'homme a fait son destin;
Assis à la table élargie,
Chacun prend sa place au festin :
Proscrivons l'oisif et le lâche,

Honneur à qui remplit sa tâche !
Mineurs dont le poing serre un pic,
Moissonneurs que brunit le hâle,
Vous valez Curie au front pâle
Acharné sur son alambic !

Les chercheurs aux veilles hardies
Ont scruté la terre et le ciel :
Qu'ils terrassent les maladies,
Nos triomphateurs du scalpel !
Vertigineuse, la Science
Transforma l'Univers immense,
Les trains volent, tonnants éclairs,
Le vaisseau qui double le môle
A forcé les glaces du pôle,
Déjà nous planons dans les airs !

Hosanna ! Les métiers bourdonnent :
Dans l'or des matins glorieux,
Les rudes charpentiers fredonnent,
Soyez bénis, laborieux ;
Dans la paix des aubes vermeilles,
Vos bras ont créé des merveilles,
Humbles héros en bourgeron ;
Que, pendant les heures sereines,
Le mugissement des sirènes
Se mêle au chant du forgeron !

Ce brave et moi nous sommes frères
Devant le Travail souverain,
Car nous domptons, lutteurs sévères,
Lui sur son enclume d'airain,
Moi dans la strophe cadencée,
Lui le fer et moi la pensée.
Mais honte à celui qui s'endort :
Nous, compagnons durs à l'ouvrage,
Fuyons l'ouvrier sans courage,
Ferment de discorde et de mort.

Le grand calme des Républiques
Permet et défend nos travaux;
Défiant les haines obliques,
Nous bravons les peuples rivaux;
Les cœurs que l'indolence mine
Font les vaincus de Salamine;
Mais les remparts de la Cité,
Nos vaillants aux poignets robustes,
Protègent les splendeurs augustes
De l'Éternelle Humanité!



## Sagesse

*A Monsieur Jean Richepin.*

AMBITIEUX d'amours et de lauriers, écoute :
N'appelle plus l'humble logis une prison ;
C'est le rêve qui fait plus vaste l'horizon,
Mais les édens sont loin ; tu mourrais sur la route.

Quand le monde aura mis tes espoirs en déroute,
Tu reviendras vers les douceurs de ta maison ;
Sans trahir l'idéal honore la raison :
Cultive ton jardin ; l'oisif s'aigrit et doute.

Fuis la Circé féroce et le rhéteur pervers ;
Adore ton amie et relis de beaux vers,
Étendu près des lacs où la rose se mire.

Qu'attendrais-je du sort ? Tous mes vœux sont comblés :
Il me fut indulgent, le maître que j'admire ;
Elle me fut divine en des soirs accablés.



# Les Ames solitaires

*A Monsieur Edmond Haraucourt.*

Ah ! nos étreintes sont vaines et misérables,
Puisque ravis, bravant la douleur et la mort,
Les amants sont bannis de l'immuable accord,
Puisque les cœurs scellés restent impénétrables.

Ils voudraient contempler comme en de clairs miroirs
L'essor harmonieux et subtil des pensées.
Oh! confondre ardemment leurs âmes enlacées,
Lorsqu'ils rêvent, muets, dans la langueur des soirs!

Ils voudraient, pénétrant les intimes mystères,
Mêlant la joie ou le tourment des souvenirs,
Affronter les hasards douteux des avenirs :
Hélas! la nuit enclôt leurs âmes solitaires.

Les baisers, les sanglots, impuissants messagers,
Se heurtent à l'horreur de ces ombres funèbres;
Qui pourra vous percer, formidables ténèbres
Où jamais ne luira l'étoile des bergers?

Voilà pourquoi don Juan l'insatiable est triste,
Pressant entre ses bras la tiédeur de la chair,
De sentir battre sous le sein d'un être cher
Quelque chose d'obscur et de fort qui résiste.

Voilà pourquoi nos vœux ne peuvent s'assouvir
D'être divinement et toujours l'un à l'autre;
Cette union fugace et trouble qu'est la nôtre
Jusqu'au ciel convoité ne saurait nous ravir.

Voilà pourquoi dans nos amours les plus heureuses
Nous ne sommes unis que par un fil ténu,
Fil qu'un mystérieux et puissant inconnu
Rompt toujours sous l'assaut de forces ténébreuses.

Car nous portons en nous l'héritage fatal
Du sang, du rêve et du destin de nos ancêtres;
Quoique abolis depuis longtemps ils sont les maîtres
De notre instinct secret, qu'il soit tendre ou brutal.

Notre âme est leur servante, et le songeur s'effare
En disant : « C'est leur voix qui parle encore en nous, »
Que nous cherchions un amour pur, mystique et doux,
Que nos désirs fougueux claironnent leur fanfare!

Nos cœurs insatisfaits pâment de désespoir
De ne pouvoir briser la barrière invisible;
Ils déplorent le deuil de l'hymen impossible
Sans lequel l'existence est triste et le ciel noir.

Et les couples, pâlis de détresse et de fièvres,
Exilés l'un de l'autre en dépit du baiser,
Pleins d'un désir savant à les martyriser,
Laissent les mots trop vains expirer sur leurs lèvres.

Silencieux, ils échangent de longs regards;
Les yeux peuvent scruter les jardins clos des charmes;
Ils caressent parfois l'âme au travers des larmes,
Mais les secrets profonds leur échappent; hagards,

Ils s'embrument de rêve et de mélancolie.
Oh! les amants voudraient forcer les murs d'airain
Qui cloîtrent l'âme tendre, inaccessible écrin;
Rien ne consolera leur sublime folie.

Vivants, ils sont murés dans un charnel tombeau,
Ils ne peuvent rien, rien que souffrir et se taire
En pensant aux trésors cachés du reliquaire
Que n'illuminera jamais aucun flambeau.

Quand j'y songe, des pleurs viennent voiler ma vue,
Si j'ai, pour m'enivrer, l'orgueil de tes appas,
Ton cœur sauvage et doux, je ne le connais pas;
Ah! je ne puis savoir si je t'ai vraiment eue!



## Acceptation

*A Monsieur Ernest Dupuy.*

LORSQU'ON allongera ma dépouille au cercueil
Sous le linceul de toile immobile et roidie,
Vous qui prendrez ma chair inerte et refroidie,
Terre où je dois pourrir, faites-moi bon accueil.

O dalles du tombeau, vous me serez légères;
Votre pesant sommeil sera doux à mes os
Quand je serai couché dans l'absolu repos
Que ne troubleront plus les clameurs étrangères.

Votre néant ne m'a jamais épouvanté!
Qu'au songe monotone et tourmenté de vivre
Succède la torpeur profonde qui délivre
De l'assommant fracas de notre vanité!

Je me suis trop souvent courbé sur vos abîmes
Pour blêmir de vertige ou de lâche terreur,
J'ai dompté la tenace et l'enivrante erreur
Que vos mythes chantaient, consolateurs sublimes!

Furtifs, ravissements et douleurs passeront;
Quand le malheur, fourbe et brutal, heurte la porte,
Que tes bras soient nerveux, que ton âme soit forte :
Tu dois être écrasé sans prosterner ton front.

Mais nous goûtons aussi des extases splendides
Dans la communion des plus nobles esprits;
Les élus, d'héroïsme et de labeur épris,
Savent fraterniser en des fêtes candides;

Mais il est enchanteur, le mensonge de l'art;
Les fleurs, mortes le soir, sont très belles : regarde :
Préserve-toi des sots, laide et féroce harde;
Respecte l'âme en toi, c'est la divine part;

Mais les jeunes baisers s'offrent, grisantes fraises
Que l'amour entrelace aux ronces du chemin,
Les lèvres de seize ans perdront leur frais carmin :
Savoure leur parfum pendant que tu les baises;

Mais il est captivant en son austérité,
Le tumulte des cœurs, des villes et des foules,
Flots noirs et déchaînés grondant, humaines houles,
Dans l'éternel tourment de leur stérilité;

Mais il est une joie incomparable et triste
Dans le renoncement aux plaisirs étourdis,
Juvéniles frissons, fragiles paradis,
Dont, poignant et charmeur, le souvenir persiste.

Ainsi nous cheminons aux sillons parcourus
Par ceux dont nous savons les crimes et la gloire.
D'autres nous y suivront, gardiens de notre histoire,
Jusqu'au soir où, pleins d'ombre, ils seront disparus.

Ainsi nous nous hâtons, troupeaux dolents et mornes,
Sous le vide infini des cieux indifférents,
Hypnotisés par nos rêves incohérents
Comme les bœufs songeurs quand la nuit flotte aux bornes..

Pourtant il brille en nous, le prisme dur et fin
Où l'univers magnifié se transfigure.
Qu'importe si la vie est décevante et dure?
L'artiste fait chanter son caprice divin.

Celui qui pénétra sa force et sa faiblesse,
Docile à la sévère et joyeuse raison,
Masquera de splendeur les murs de sa prison :
Apre captivité, mais non point sans noblesse !

Calme, il verra la vie et la mort sans effroi.
Il a bu l'élixir de la vigueur antique.
Virilement fidèle aux règles du Portique,
Le sage arborera la majesté d'un roi.

Il comprend que la vie et que la mort sont belles :
La vie est accueillante à qui lutte sans peur;
La mort inévitable écrase de torpeur
Les tourments forcenés et les douleurs rebelles.

C'est le sort. Approuvons d'un cœur pacifié
L'inéluctable loi par qui l'essaim des hommes
Va des labeurs du monde aux immuables sommes.
Que ce destin soit vaillamment glorifié !

L'existence et la mort sont justes, nécessaires.
La terre étale aux yeux ses fanges et ses ors ;
Il est bon d'admirer ses fugaces trésors :
Il est bon d'oublier pour toujours ses misères.



# Fait-divers

*A Monsieur Émile Faguet.*

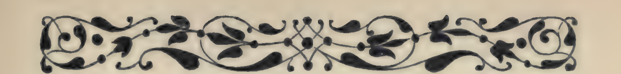
Près du cachot pérore et gesticule un groupe
D'Athéniens, pressant les joueurs accoudés :
« Il doit perdre, par Zeus ! — Non ! — Si ! — Fier coup de dés !
Cris : vacarme. Un essaim de curieux s'attroupe.

Le soir vient. Sur l'azur un fronton se découpe.
Des éphèbes en deuil, des vieillards affligés
Entrent, les yeux au sol et de pleurs ravagés.
— Un esclave les a suivis, portant la coupe. —

Le jeu cesse. On chuchote. Un coquin va périr.
Mais qui ? Pour quel forfait ? Chacun de s'enquérir :
Est-ce un faux monnayeur, un transfuge, un pirate ?

Le gardien, qu'interroge un barbier déférent,
Après avoir bâillé, grommelle, en s'étirant :
« C'est ce gueux suborneur, à moitié fou : Socrate. »

# ÉPILOGUE



# Le Sculpteur de Sable

E l'infinita vanità del tutto...

E l'aura il nome e la memoria accoglia!

GIACOMO LEOPARDI.

Mais le *divertissement* nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort.

BLAISE PASCAL.

*A Monsieur Émile Faguet.*

I

Je suis le sculpteur de sable :
J'esquisse aux golfes mouvants
Maint fantôme insaisissable,
Jouet des flots et des vents.

Hagard, je pétris sans trêve
Ce mortier friable et mou ;
Les chalutiers de la grève
Disent tout bas : « C'est le fou. »

Je suis ivre de mensonges :
Seuls, ils ont pu me griser.
Les merveilles de mes songes,
Je veux les éterniser!

Semblable aux plis qu'une robe
Trace sur le sable fin,
Ma vision se dérobe
Mais je la poursuis sans fin.

Quand la nuit berce la dune,
Les yeux meurtris, je m'endors;
Puis, brûlé par un remords,
Je m'acharne au clair de lune.

Cramponné sur son récif,
Le goéland me regarde;
Je peine; il n'y prend point garde
Tant je suis inoffensif.

*
* *

J'ennoblis ma solitude,
Roi d'un royaume inconnu.
Pourquoi partir? L'habitude
M'asservit au sable nu.

J'ai pris, pour user ma vie,
Ce frénétique repos.
Pourquoi céder à l'envie
Des lointains Eldorados?

Pourquoi risquer un navire
Aux jeux infernaux du sort?
Plus d'un conquérant chavire
Sans gloire, en quittant le port.

Malgré l'appel des Chimères
Et des pays fabuleux,
J'ai peur des fauves colères
Qui guettent sous les flots bleus.

Lorsque l'Océan fait rage,
Blotti dans les rocs tonnants,
J'ai vu happer maint naufrage
Par les gouffres effarants.

Plus qu'eux, ma fougue obstinée
Gronde d'un âcre levain :
Hélas! c'est ma destinée
De me torturer en vain!

II

Bien des fois mon cœur s'irrite
A voir crouler le relief
De mon chef-d'œuvre : il s'effrite;
L'embrun saccage mon fief.

Souvent mon âme est très lasse;
Contemplant le sable ras,
Je me dis : « Puisque tout passe,
Mieux vaut se croiser les bras.

« Haletant, je m'évertue
Depuis l'aube jusqu'au soir;
Pour un néant je me tue
Sans profit et sans espoir.

« Pourtant le monde et la femme,
Riches en secrets trésors,
Offrent leur magie à l'âme
Dans la splendeur des décors!

« Le charme des beautés fines
Décroît et s'abolira;
Toutes les grâces divines
S'en vont : le soleil mourra.

« Quand l'aurore s'irradie,
Qu'ils sont beaux, les flots amers !
Pour moi l'auguste féerie
Des cieux embrase les mers ;

« Pour moi chantent les sirènes
Par les matins glorieux ;
Pour moi brillent les carènes
Des pêcheurs laborieux ;

« Rêvons en paix, c'est plus sage,
Loin des villes, ces prisons. »
Puis je regarde la plage,
L'Océan, les horizons...

*
* *

Mais, désœuvré, je m'ennuie
De revoir, indifférent,
Dans le ciel d'or ou de suie
Rôder le nuage errant.

Je rougis d'être si lâche :
L'oisif est un dégoûté.
Je me courbe sur la tâche
Dont je sais l'inanité.

Mon âme profonde et vaste
Vibre aux infinis essors;
Mais le vent mauvais dévaste
Mes dérisoires trésors.

En vain, je sculpte mon rêve :
Oh! quel supplice insensé!
Je l'ébauchais sur la grève :
Fugace, il s'est effacé.

Alors, en mon cœur que broie
Le deuil d'un labeur déçu,
J'ensevelis, morne joie,
Le songe que j'ai conçu.

Vole, pauvre cendre grise;
J'ai funèbrement joui
Lorsque au souffle de la brise
Il s'effondre, évanoui.

Vole à l'horreur des abîmes,
Tourment des bras épuisés;
Leurre des élans sublimes,
Rejoins les vaisseaux brisés!

Vole, ô menteuse poussière!
L'homme, avorton d'un moment,
Goûte, même en sa misère,
Un sombre contentement.

Lorsque le regret l'enivre
De sa poignante douceur,
Il trouve un délice à vivre
Avec son mal obsesseur.

Une saveur de détresse
Enchante les pleurs pour lui;
Un suave émoi l'oppresse,
Berçant le mirage enfui.

Quand je confiais au sable
La forme qui m'a charmé,
Cher fantôme périssable,
Je t'ai tendrement aimé!

Oui, lorsque fond la merveille
Que le ressac brutal mord,
Une volupté s'éveille
Même aux choses de la mort...

III

Rien ne m'a séduit au monde
Que mes songes obsédants;
J'expirerai près de l'onde,
Loin des hommes impudents.

Ils ont la candeur des pieuvres,
Effroi des rocs chevelus ;
Mon œuvre est vaine : leurs œuvres
Ne dureront guère plus.

Moi le chercheur d'impossible,
Je veux prodiguer mon cœur
Au mirage inaccessible,
Nié par le sot moqueur !

Un soir, la vague plaintive
Me prendra dans son linceul ;
Tel qu'une ombre fugitive,
Je vis seul : je mourrai seul.

Je suis le sculpteur de sable :
J'esquisse aux golfes mouvants
Maint fantôme insaisissable,
Jouet des flots et des vents...



# TABLE



# TABLE

## I. — *SOUS LA ROSE*

Sympathies . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3
Un Regard . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5
Dernier Vœu . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6
Fidélité . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7
Jeunes Femmes . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8
L'adorable Peine . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 9
Gratitude . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 10
Sortie de Théâtre . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 11

## II. — *SYMBOLES EN MINIATURE*

Phares . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 15
Le Poignard . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 16

Vers la Lumière . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 17
Cloches d'Ys. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 18
Maëlstroms. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 20
Victoire de Samothrace. . . . . . . . . . . . . . . . . 22
Double Mirage. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 24

## III. — *INTERMEZZO*

Mon Ami le Vent du Matin. . . . . . . . . . . . . . 29
Adieu, paniers; les vendanges sont faites . . . . . . . . 32
Harmonies. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 34
Symphonie inachevée . . . . . . . . . . . . . . . . 40

## IV. — *VERS LE PASSÉ*

Silène aux Pâtres. . . . . . . . . . . . . . . . . . 43
Le Faune . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 46
Hercule jovial. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 48
L'Imperator. I. *L'Ombre de César*. . . . . . . . . . . 51
II. *Praesagium mortis*. . . . . . . . . . . 54
Cérès rustique . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 56

## V. — *TENDRESSES*

Fiancées. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 59
A une Inconnue . . . . . . . . . . . . . . . . . . 60
L'Initiatrice. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 62
Voix dans la Nuit. . . . . . . . . . . . . . . . . . 63

## VI. — *TERRE DE FRANCE*

Terre ancestrale. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 73
Le Griplot. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 76

En Touraine . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 81
Maguelone . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 84
Terre lorraine. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 85

## VII. — *LE DRAPEAU*

Le Drapeau. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 89

## VIII. — *SOUS L'OLIVIER*

Vertiges. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 95
Purs et Puritains. I. *Les Purs*. . . . . . . . . . . . 96
II. *Les Puritains*. . . . . . . . . . . 97
Panlogisme . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 98
L'Intuition . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 99
Le Veilleur. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100
Conversion . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 101
Le Pilote. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 102

## IX. — *ULTIMA VERBA*

Pour chanter à l'Usine. . . . . . . . . . . . . . . 105
Sagesse . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 108
Les Ames solitaires. . . . . . . . . . . . . . . . 109
Acceptation. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 112
Fait-divers. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 116

## *ÉPILOGUE*

Le Sculpteur de Sable. . . . . . . . . . . . . . . 119



*Achevé d'imprimer*

le vingt et un décembre mil neuf cent neuf

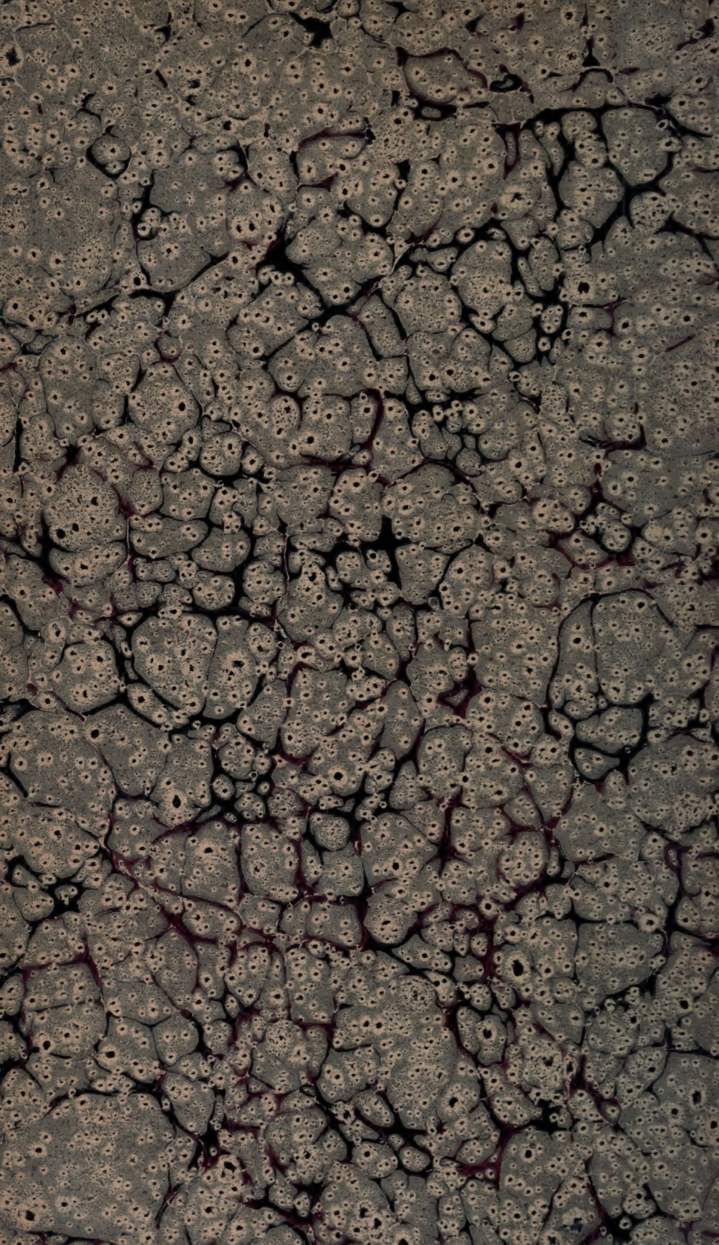
PAR

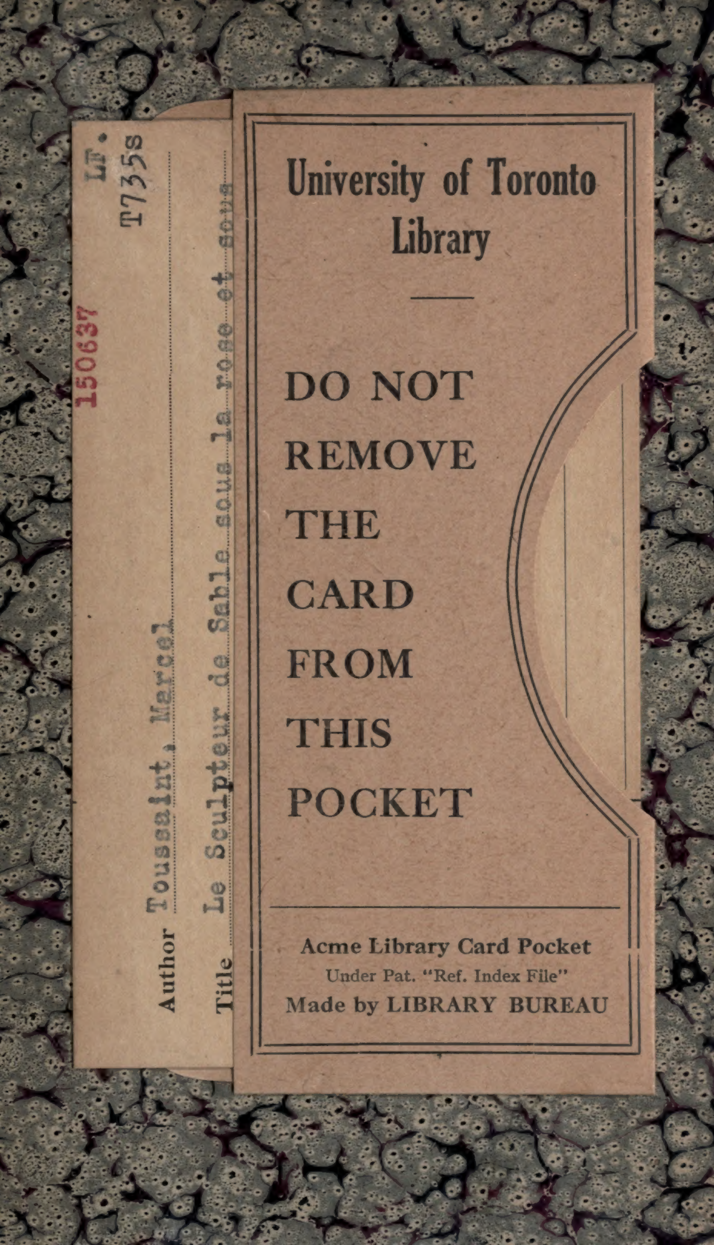
ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

*A PARIS*

2. — 4999.





University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
LF.
T735s
150637
Author Toussaint, Marcel
Title Le Sculpteur de Sable sous la rose et sous

